Rabelais et l'utopie de l'ermitage

Marie-Luce DEMONET

Centre d'Études Supérieures de la Renaissance/ CNRS UMR 7323
Université François-Rabelais de Tours, Institut Universitaire de France

Première publication : VII Jornadas sobre el pensamiento utópico. Religión en Utopía, Madrid, novembre 2010, éd. Iveta Nakládalová, Berlin, Academia Verlag, 2013, p. 71-96.

Version d'auteur. Mise à jour : 15 août 2014

Il n'est sans doute pas besoin de rappeler l'admiration que Rabelais vouait à l'*Utopie* de Thomas More et à la personnalité courageuse de l'humaniste anglais. Gargantua (et avant lui Grandgousier) est roi du pays d'*Utopie* où il se distingue par sa magnanimité, et son peuple par son aptitude au bonheur et par sa fécondité. La philosophie utopienne dans sa version rabelaisienne est le pantagruélisme, un condensé de stoïcisme, de cynisme diogénique et d'épicurisme évangélique, composants qui mettent à distance le texte de More plutôt marqué par le platonisme de la *République* et par un stoïcisme assez rigoureux.

Dans *Pantagruel*, le tout premier roman de la geste, la géographie est brouillée : au début du récit, qui situe la grande sécheresse originelle en Afrique, on ne comprend pas encore que Gargantua est le roi d'Utopie, mais on le devine parce qu'il se marie avec Badebec, fille des Amaurotes en Utopie. Les ancêtres de Pantagruel sont du pays de Mélusine, c'est-à-dire en Poitou, mais la lettre de Gargantua à Pantagruel (VIII), où il lui dresse son gigantesque programme d'études humanistes, est envoyée d'Utopie. Pantagruel a en effet entrepris la tournée des universités (le lecteur ne connaît pas son point de départ), avec une étape particulièrement détaillée pour Poitiers, et il rencontre « l'écolier limousin » sur le chemin d'Orléans à Paris (VI)[1].

Le royaume d'Utopie se situe relativement à la Dipsodie, car les Dipsodes, voisins immédiats des Utopiens, traversent la frontière pour envahir le paisible état limitrophe. La symétrie antinomique semble parfaite, car leur nom signifie « les altérés » et leur roi s'appelle Anarche, signifiant par là le « dystempérament » d'un royaume qui pourrait bien être une dystopie. Le nom est d'ailleurs fort proche de ce néologisme pourtant forgé au siècle suivant : Dipsodie, dystopie. Pourtant, assure le narrateur, ce pays dipsode est

> beau, salubre, fructueux, et plaisant sus tous les pays du monde, comme plusieurs de vous scavent qui y estes allez aultreffoys[2].

[1] Nos références aux œuvres de Rabelais renvoient aux exemplaires originaux accessibles désormais sur Gallica ou d'autres sites (voir la bibliographie pour les éditions critiques). Pour *Pantagruel* et *Gargantua* (1542), le *Tiers Livre* de 1546 et celui de 1552, et le *Quart Livre* de 1552, voir les transcriptions sur le site des Bibliothèques Virtuelles Humanistes (http://www.bvh.univ-tours.fr). Les lettres sont citées d'après l'édition de la Pléiade (1994).

[2] *Pantagruel* (1542 : XXXI, 125r).

Malgré la défaite, le peuple vaincu se rend volontiers (sauf un îlot de résistance) au bon géant, car il a souffert de subir la tyrannie de mauvais chefs. Dans un article récent, Scott Juall pense que les Dipsodes représentent les Turcs, parce que leur chef crie « Mahom » pendant la bataille, mais cette identification ne fonctionne pas bien : si l'empire ottoman est plus que proche de l'Afrique il ne l'est pas de la France, et en outre ces « altérés » sont des ivrognes, ce qui sied mal aux musulmans[3]. Le trajet de retour effectué par Pantagruel lorsque la guerre est déclarée par les Dipsodes précise la topographie du pays d'Utopie : le fils de Gargantua repart de Paris où il terminait des études assez peu brillantes en passant par Rouen et Honfleur, pour s'embarquer et faire le tour de l'Afrique par le Cap de Bonne Espérance. Puis les noms, précis jusque-là, deviennent imaginaires, ce qui fait situer le pays d'Utopie (il n'est jamais dit que ce soit une île) quelque part dans l'Océan Indien. Chez Thomas More, elle était plutôt du côté du nouveau monde, bien que la langue utopienne soit déclarée proche du persan. La victoire légitime sur les agresseurs Dipsodes permet à Pantagruel de devenir roi de ce nouveau territoire : sur la page de titre de *Pantagruel* (dès 1532) et à la fin du récit, le géant est présenté comme roi des Dipsodes et non d'Utopie, qui reste le pays de son enfance[4].

La Dipsodie comme dystopie

Si Utopie n'est pas une île, c'est bien un port « distant de la ville des Amaurotes par troys lieues, et quelque peu davantaige », dit le texte[5]. L'existence d'une frontière interdit de toute manière que ce soit une île autonome. Il faut imaginer, selon le processus propre à la fiction partiellement réaliste, que l'Utopie de Rabelais est un port sur une côte arabique ou africaine, et parsemée de noms provenant surtout du Centre-Ouest de la France, ou forgés.

Les trois langues imaginaires parlées par Panurge au chapitre IX de *Pantagruel* révèlent aussi quelques enseignements sur la fonction de l'utopie dans ce premier roman : la langue des Antipodes (à consonances sémitiques) est émaillée de lieux chinonais, tout comme le lanternois (à consonance gothique). En revanche, il n'y a pas de nom propre dans l'utopien que Pantagruel reconnaît pour sa langue maternelle et on peut distinguer un certain nombre de terminaisons en *–ou* et des formes occitanes (comme « nou grou »), ce qui a son importance pour la suite de ce propos. Dans le premier roman, les noms français ou européens ne désignent pas des lieux où se situe le récit, mais interviennent à titre de comparaison comme dans les récits de voyage de l'époque, et évoquent des localités probablement bien connues de Rabelais, en réalité ou de réputation : Angers, Marignan, Berne, la Lorraine, Villedieu-les-Poêles en Normandie (célèbre pour ses casseroles), Saumur en Anjou, Le Havre, Chantelle dans l'Allier, Bourges. Pour faire ses études, le jeune Pantagruel doit quitter Utopie afin de se rendre dans les meilleures

[3] Juall (2006 : 79-110)
[4] Voir Pierrot (2002) pour la réception de l'*Utopia* de Thomas More en France.
[5] *Pantagruel* (1542 : XXXIV, 97v).

universités françaises, où il ne fait pas grand chose : Avignon, Toulouse, Montpellier, Bourges, Poitiers et Orléans.

Revenant en arrière dans la chronologie de son épopée parodique, Rabelais publie *Gargantua*, histoire du père de Pantagruel, après le début de l'histoire du fils. Il n'est fait aucune mention du royaume d'Utopie dans ce deuxième roman. La toponymie de la geste pantagruéline est en grande partie celle de la Touraine, et l'on a pu en dresser assez facilement la carte, les noms réels étant fournis en abondance[6]. Le tombeau qui renferme la généalogie de Gargantua est aussi trouvé dans les écluses de la Vienne, ce qui ancre le récit dans le Chinonais. Quand en 1542 Rabelais place *Gargantua* avant *Pantagruel*, il modifie le chronotope de la geste pantagruéline : Gargantua, héros bien connu de la mythologie française, habite à la fois la Touraine et implicitement le pays d'Utopie. En effet, le sommet de l'utopisme rabelaisien semble bien tenir dans ce second roman devenu premier : la description de l'abbaye de Thélème (« jouxte la rivière de Loire à deux lieues de la grande forest du port Huault »), conclut le récit avec ses célèbres chapitres[7]. Il s'agit d'un objet fictif, fiction dans la fiction, que les spécialistes essaient de reconstruire ou de dessiner, opération qui se heurte à des indications contradictoires : non seulement il est impossible d'en tracer les contours en respectant toutes les indications architecturales du texte, mais il est en soi difficile d'imaginer un lieu de vie qui soit à la fois une abbaye, un collège et une cour en réduction, ou d'imaginer une organisation qui soit à la fois le lieu de la liberté totale et celui d'un consensus tout aussi total. Les critiques, dont Louis Marin, ont bien vu que la conception de Thélème se faisait par la négative, un lieu et une société sans ceci ou sans cela, sans murs, sans contraintes, sans personnes laides ou contrefaites, une abbaye sans moines, un collège sans élèves[8]. C'est un objet paradoxal sans aucun rapport avec la réalité du temps, prolongeant ainsi le préfixe négatif « U » de l'Utopie. On a beau insister sur l'inspiration architecturale de Rabelais du côté de Chambord, du château de Madrid (près de Paris) ou de Gaillon, ou encore d'Ussé —le château réel le plus proche de la Loire et du lieu-dit mentionné par Rabelais (Port-Huault)—, cette abbaye de rêve fascine encore, tant de siècles après. Ce mot de la libre volonté, *thelema*, ouvre sur des horizons de bonheur et de liberté[9].

Pourtant, Rabelais semble avoir un peu oublié le royaume d'Utopie lorsqu'il publie son troisième roman, le *Tiers Livre* (1546). L'abbaye de Thélème correspond dans sa vie à l'époque de rédaction de *Gargantua*, 1534-1535, époque qui suit l'obtention du grade de bachelier en médecine à Montpellier (il ne deviendra docteur qu'en 1537), et qui précède immédiatement le premier accès répressif de François 1er

[6] L'équipe des Bibliothèques Virtuelles Humanistes du CESR a mis en place un site géoréférençant des lieux évoqués dans l'œuvre de Rabelais (projet « ReNom »).
[7] *Gargantua* (1542 : LII, 140r).
[8] Marin (1986 : p. 89-119).
[9] Thélème est adopté par des universités, des salles, une compagnie d'assurance, un logiciel pédagogique, un fromage californien, une compagnie théâtrale, une loge de franc-maçonnerie, un ensemble de documents pédagogiques de l'École des Chartes à Paris, un éditeur de livre audio, et jusqu'à un site de hackers…

lors de l'affaire « des Placards » luthériens en octobre 1534. *Gargantua* aura été écrit avant cet événement (mais imprimé après), au moment où Rabelais pouvait encore croire que le roi serait le philosophe attendu par les humanistes érasmiens. Puis succède une période de presque dix ans pendant laquelle Rabelais ne publie rien d'autre que des éditions savantes et de nouvelles éditions (censurées) de *Pantagruel* et de *Gargantua* (1542) et un livre de *Stratagemata* (1542) dont on a perdu la trace. Il est plongé dans la politique chaotique du temps, dans la lutte entre François 1er et Charles Quint, et il se trouve, comme secrétaire et comme médecin, au service des deux frères Du Bellay, Guillaume, gouverneur du Piémont, et Jean, représentant le roi de France à Rome et en quelque sorte son ministre des affaires étrangères[10]. Rabelais semble avoir été accaparé par ces tâches d'après ce que nous savons par les restes de sa correspondance[11]. Dans ses derniers romans, les *Tiers*, *Quart* et *Cinquième Livre* (bien que la plupart des chapitres de ce prétendu « cinquième » aient été écrits avant le *Quart Livre*), le rapport de l'œuvre à l'utopie semble moins évident et c'est le Lanternois, autre pays fictif, qui revient le plus souvent et rappelle la célèbre citrouille de la Fantaisie d'un autre modèle de Rabelais, Teofilo Folengo[12]. Au pays de Satin du *Cinquième Livre*, on rencontre cependant Pierre Gilles, l'interlocuteur de Raphaël Hythloday, qui contemple les poissons d'une tapisserie de voyages, un urinal à la main, comme s'il manifestait un certain scepticisme à l'égard de ces signes de voyage en peinture[13]. Un dernier clin d'œil à l'*Utopia* ?

Toutefois, Rabelais raccroche le début du *Tiers Livre* à la fin du *Pantagruel*, qui consacre la victoire du jeune géant sur les Dipsodes. Après un bref rappel au chapitre premier pour indiquer que les Utopiens ont colonisé pacifiquement le pays agresseur, ni « utopie » ni « utopien » n'apparaissent dans tout le reste de l'œuvre et c'est en Lanternois que les compagnons de Pantagruel vont chercher le mot de la Dive Bouteille, Bouteille que, dans la partie publiée du vivant de l'auteur, les personnages ne trouvent jamais. En effet, Le *Tiers Livre* se passe tout entier dans l'ancien royaume vassal et ennemi, en Dipsodie. Mais où est la Dipsodie ? Si l'Utopie de Rabelais est située au-delà de l'Afrique dans *Pantagruel*, et en Touraine dans *Gargantua*, la Dipsodie pacifiée rassemble le Poitou, la Vendée, la Saintonge et aussi la Touraine. Pantagruel y a sans doute un « palais » où il s'est installé[14]. Après le chapitre II du *Tiers livre*, il ne sera plus jamais question non plus de Dipsodie. Alors que le même processus de conquête semble se renouveler au *Quart Livre* dans la guerre contre les Andouilles (qui représenteraient les Anglais attaquant Boulogne), la troupe de Pantagruel triomphe, les guerrières font la paix et la reine contracte un beau mariage (XXXV-XLII). Il n'y a pas, cette fois, de colonisation utopienne et les voyageurs poursuivent leur chemin. Les guerres

[10] Voir Hayes (2008 : 101-114).
[11] Cooper (1991, 1997, 1998). Huchon (2011 : 291-334).
[12] Dans des chapitres que pourtant Rabelais ne pouvait pas avoir lus, car ceux qui font référence à la citrouille de la Fantaisie chez Folengo n'étaient pas publiés avant la mort de Rabelais.
[13] *Cinquième Livre* (1564 : XXX, 136).
[14] *Tiers Livre* (1552 : XXIX, 95v).

d'Italie ne sont plus d'actualité, pour laisser la place aux guerres de défense de la France contre les monarques européens.

Certains lieux du *Tiers Livre*, en Dipsodie donc, sont marqués par des toponymes de Touraine, Anjou et Poitou, tout comme ceux des deux premiers livres : La Villaumère (Raminagrobis, XXI), L'île-Bouchard (Her Trippa, XXV), Varennes-sur-Loire (Anjou, XXVII) dont on entend les cloches sonner le mariage de Panurge, Panzoust (les personnages s'y rendent en trois jours à partir de la châtellenie de Salmigondin, XVI-XVII), et les visites auprès des oracles ou des experts se font sur place ou par convocation au banquet. Le juge Bridoye est de Fonsbeton près de Ligugé en Poitou (XXX), et c'est toute la troupe qui se rend en Myrelingues « delà la rivière de Loire » (mais dans quel sens ? XXVIII) ; Pantagruel fait chercher Triboulet à la cour de Blois et celui-ci arrive « par eau » (XLV). Vaubreton (évoqué dans l'épisode de Triboulet) est près de Chinon (XLVI). La Lorraine est mentionnée en passant (Rabelais a effectué un séjour à Metz peu avant la première parution du *Quart Livre*), mais non comme lieu où se déroule le récit (XLVI). Il semble même que Rabelais ait multiplié les indices pour qu'on reconnaisse la Touraine de son enfance : Pantagruel met six jours pour revenir de Myrelingues (province fictive du Poitou, dont la consonance évoque le Mirebalais), ce qui correspond à peu près au temps de parcours entre Poitiers et Chambord.

Dans le *Quart Livre,* la référence à l'Utopie est même gommée : la lettre de Gargantua à son fils, transmise par un pigeon voyageur, est signée non plus d'Utopie comme dans *Pantagruel*[15]*,* mais de la « maison paternelle » (III, 8v), marquant ainsi un processus de déréalisation des lieux de la diégèse. Dans ce récit de voyage d'île en île, aucune d'elles ne peut être qualifiée d'utopie : conformément à la tradition des *Voyages* de Lucien, ces îles sont le prétexte à l'exposition de singularités monomaniaques, aucune d'elles ne donnant envie aux voyageurs de s'y arrêter définitivement ; elles sont, au mieux, « allotopies » et presque toujours dystopies[16]. La méfiance culmine pour la dernière, l'île des Ganabins, des « Larrons » en hébreu, ou des « Gagneben » en poitevin (les « Gagnebeaucoup » en français de Touraine)[17], où les voyageurs se gardent bien de descendre et à laquelle Pantagruel adresse quelques coups de canon (LXVII).

Est-ce à dire que l'auteur, désabusé, envahi par le pessimisme dû aux guerres, aux persécutions et aux censures dont il a été l'objet (en 1544-45 notamment), a renié cet horizon utopique qui était le sien avant 1534 ? N'y a-t-il plus trace de pensée utopique ?

Un changement majeur est intervenu entre les deux périodes d'activité littéraire de Rabelais : à l'utopie d'une société et d'un peuple dirigés par un roi philosophe (*Pantagruel-Gargantua*) ont succédé deux autres formes d'utopie plus limitées et plus

---

[15] *Pantagruel* (1542 : VIII, 34v).

[16] Voir notre contribution au colloque de Tours-Chambord, « Utopies et dystopies chez Rabelais, de *Pantagruel* au *Quart Livre* » (Demonet 2012b).

[17] Cette traduction apparaît dans le chapitre de *L'Île sonnante* dont l'authenticité est toutefois douteuse : « L'île des Apedeftes » (Rabelais-Huchon 1994 : XVI, 869-873).

discrètes : 1) dans l'ordre de la fiction, l'utopie navigante du *Quart Livre* : l'esprit de Thélème est embarqué sur la nef du bon Pantagruel, où tous buvaient pour « hausser le temps » et s'écarter de l'île des hypocrites (Chaneph, LXV) ou des voleurs (Ganabins, LXVII) ; dans l'ordre de la réalité, l'utopie de l'ermitage laïc, accessible et évoquée sur la page de titre du *Tiers Livre* avec la mention énigmatique de « calloier des îles Hyères » et dans l'épître dédicatoire du *Quart Livre* avec la résidence paradisiaque de Saint-Maur-des-Fossés.

L'utopie flottante

Le départ vers l'oracle de la Bouteille au début du *Quart livre* se fait « vers l'Indie supérieure » du port de Thalasse (Saint-Malo ? Les Sables d'Olonne ?), sous la conduite de Jamet Brayer[18] et de Xenomanes (surnom de l'historien Jean Bouchet, ami de Rabelais). Cette fois la petite troupe pantagruéline se dirige vers les Amériques, comme chez Thomas More. La première île rencontrée porte à première vue un nom parfaitement utopique, Medamothi, « nul lieu » en grec, comme la *Brève déclaration*, le lexique qui suit le *Quart Livre*, l'indique expressément[19]. Mais cette étymologie vraiment négative doit plutôt signifier « lieu nul », sans suggérer de synonymie avec une *u-topia* qui autorise la projection dans l'esprit d'une eutopie sociale. À Medamothi, des objets inexistants sont peints, comme les idées de Platon (et la *République* est une *Idée* de république), les atomes d'Épicure, l'Écho, un valet qui cherche son maître, une licorne, un tarande (décrit comme un animal fantastique), certains payés en monnaie de singe (II-III). Quant au tableau du viol de Philomèle acquis par Panurge, il est décrit par le narrateur qui assure en même temps qu'il ne le décrit pas, par une sorte de paradoxe du menteur. Ce tableau souligne facétieusement le lien avec le royaume utopique de Gargantua car le narrateur précise qu'il est accroché à l'entrée de Thélème « à main gauche », pour autant que le lecteur se souvienne du plan de l'abbaye[20]. Ainsi, Pantagruel rapporte des souvenirs touristiques d'un pays qui n'est ni utopique, ni dystopique, un non-lieu où l'on achète des non-objets. La gémellité avec le royaume paternel n'est qu'apparente.

Au chapitre V, le navire en croise un autre portant un groupe de voyageurs qui leur disent venir du royaume de Gebarim (« les Forts » en hébreu) où règne le roi Ohabé, lequel parle français tourangeau, remarque qui oriente l'interprétation vers la situation politique et religieuse de la Touraine dans ces années-là : province royale aux multiples résidences princières, perméable très tôt à la Réforme, théâtre aussi de troubles religieux et de répressions notables parfois fort anciennes (procès des Templiers et massacres des Juifs au XIV^e^ siècle), province « caïnite » selon l'étymologie de la ville de Chinon, théâtre de luttes entre les ordres obéissant au roi (franciscains observants, bénédictins) et d'autres au pape (franciscains

[18] Ce nom peut désigner Jacques Cartier, mais les archives d'Indre-et-Loire montrent que c'était aussi le nom d'un frère de Rabelais (Jamet) et celles du Loiret signalent un Jamet Brayer marchand de Loire (Lefranc 1906 : 183-185).
[19] *Brève Déclaration* (1552 : Yiiir).
[20] *Quart Livre* (1552 : II, 5r).

conventuels, dominicains), lieu de naissance de l'ordre des minimes avec François de Paule, province de dévots et d'hérétiques, patrie de Chicanous fort actifs au service des intérêts des religieux.

L'île des Alliances peut s'interpréter comme une charge contre les Poitevins qui ont le nez en « as de trèfle », ces religieux de saint François castrés par leurs vœux : le vœu de chasteté impossible à tenir est remplacé par une prétentue « alliance » fraternelle, particulièrement dénoncée par le franciscain observant (comme Rabelais) François Lambert d'Avignon et par le conventuel Jean Ménard de Tours, tous deux passés à la Réforme, respectivement après 1522 et 1540[21]. En 1546, Rabelais n'était plus moine, mais il l'avait été assez longtemps : il a appartenu à deux ordres réguliers, aux franciscains de la stricte Observance puis aux bénédictins, avant d'être sécularisé comme prêtre exerçant la médecine à la condition de ne pas opérer. Malgré ses deux ou trois enfants reconnus il est tardivement désigné comme « prêtre du diocèse de Tours ».

L'itinéraire d'îles de plus en plus déplaisantes sur le plan politique ou religieux passe par le manoir de Messere Gaster juché au sommet d'un potiron (comme dans Folengo) au bout d'un chemin difficile, comme s'il fallait franchir les Alpes pour gagner un paradis plein de délices, paradis ironique qui semble bien désigner Rome[22]. Loin de signifier l'utopie, Rome est la dystopie par excellence, comme sur l'île de Chaneph : les Gastrolâtres sont « vêtus étrangement », ce qui vise les religieux « ocieux » présents à Rome, qu'ils soient « rechignés » (franciscains, capucins, minimes) ou « joyeux et mignards » (les bénédictins)[23].

Finalement, la seule dimension utopique qui reste dans le récit rabelaisien s'est déplacée du royaume paternel au lieu qu'habite désormais son fils et sa petite compagnie : c'est l'île flottante de la Thalamège, le bateau de Pantagruel avec son authentique société nomade, si différente de la république sédentaire de Thomas More. Elle est réglée par la bonne volonté du roi, la bonne chère, l'échange de bon propos, la bonne humeur de frère Jean, la bouffonnerie de Panurge en quête d'une épouse fidèle, et par une inspiration évangélique sans cérémonie.

Petits ermitages entre amis

En effet, c'est à une autre religiosité que Rabelais aspire, moins mondaine, moins impériale que le prétendu paradis romain. Certains recoupements entre les derniers romans, les archives et la correspondance suggèrent ce qu'on peut appeler un *désir d'ermitage*. Il s'exprime sur la page de titre du *Tiers Livre* de 1546, où le nom de François Rabelais est accompagné non seulement du titre de « docteur en médecine » comme dans l'édition de 1552, mais aussi de celui de « calloier des îles Hyères ». *Calloier* est un calque du grec « kalos hieros », l'homme saint, le moine. Or les éditeurs modernes de Rabelais considèrent que cette mention des îles d'Hyères est une facétie pour deux raisons principales : Rabelais n'était plus

[21] Demonet (2012b).
[22] *Quart Livre* (1552 : LVII, 119r).
[23] *Quart Livre* (1552 : LVIII, 122v).

moine à cette époque, d'une part ; d'autre part, il n'y avait plus de monastère aux îles d'Hyères et cette mention reviendrait à se déclarer moine « de nulle part ».

Elle mérite pourtant d'être prise au sérieux parce qu'elle convient à une nouvelle forme d'utopisme méridional que Rabelais manifeste dans le *Tiers Livre* de 1546 et le *Quart Livre* de 1548. En revanche, pour le *Quart Livre* de 1552, compte tenu des événements politiques et des dernières années de la vie de Rabelais, l'idée de l'ermitage se déplace à nouveau vers un autre « paradis », celui de Saint-Maur-des-Fossés.

J'ai déjà retracé la carrière agitée de Rabelais chez les franciscains de la stricte Observance pour rappeler l'importance des doctrines médiévales dans son œuvre[24]. Le choix de cet ordre et non pas de celui des bénédictins de Seuillé (aujourd'hui Seuilly), dont dépendait la maison familiale de La Devinière près de Chinon, sous la tutelle de Maillezais en Poitou depuis le XIII^e^ siècle, doit venir d'une décision paternelle, car le prénom de « François », comme le roi, indique une dévotion particulière pour l'ordre franciscain depuis Louis XI, ravivée encore par la canonisation de François de Paule, fondateur des Minimes, par Louise de Savoie. Si l'on tient compte des archives angevines, le séjour de Rabelais sans doute dès huit ans dans le couvent observant de La Baumette près d'Angers, couvent fondé par le roi René et protégé par la puissante famille Du Bellay, est hautement probable. Rabelais est ensuite observant au couvent de Puy-Saint-Martin à Fontenay-le-Comte (octobre 1520-1523) en Vendée, ce qui ne l'empêche pas de fréquenter le cercle humaniste du juriste André Tiraqueau. Il change d'ordre après 1523, pour rejoindre son protecteur Geoffroy d'Estissac à Maillezais, abbaye bénédictine, translation qui n'était pas rare car elle allait dans le sens d'une règle plus clémente. L'abbaye de Ligugé, près de Poitiers, l'accueille également pour de fréquents séjours : ce couvent célèbre en tant que premier « ermitage » de saint Martin avec Marmoutier dépendait aussi de Maillezais. Rabelais fréquente en même temps l'ancienne abbaye cistercienne de Fontaine-le-Comte, près de Poitiers, à moins de deux lieues de Ligugé[25].

Ligugé est sans doute son premier « ermitage » au sens rabelaisien : le procureur et historien Jean Bouchet, son ami, déclare dans une épître de 1526, qui répond à Rabelais, que c'est un lieu propre à la « contemplation », connu aussi pour ses « bons fruits et bons vins/ Que bien aymons entre nous Poictevins »[26]. Il pourra bientôt, assure-t-il à Rabelais, se pourvoir de « benefices », et « retourner veoir le [s]ien hermitage », le mot même y figure. Ligugé était un lieu accueillant, sans discipline ni obligations, une sorte d'hôtellerie pour religieux dont le cénacle a précédé les cercles poétiques poitevins de « l'école du Clain », modeste rivière comparée à l'Hélicon par Rabelais lui-même. Plus tard, dans une lettre de 1536, Rabelais vante le potager de Ligugé et ses salades meilleures qu'à Rome : l'élément

[24] Demonet (2011a).
[25] Cette abbaye est une fondation augustinienne du XII^e^ siècle, par un ermite disciple de saint Bernard et futur évêque de Bordeaux (*Gallia Christiana*).
[26] Bouchet ([1526] 1545 : XLIX, 36r).

botanique prend de l'importance dans la pensée utopique de Rabelais, après l'imposante thématique architecturale de Thélème[27]. Il deviendra plus manifeste encore avec le *Tiers Livre* et la plante merveilleuse du « pantagruélion », et toutes les plantes médicinales qui lui sont associées[28].

L'ordre bénédictin dans l'œuvre de Rabelais ne porte guère de rêves utopiques. Le pittoresque et énergique Frère Jean des Entommeures, de l'abbaye de Seuilly, est un bénédictin ignorant, jurant « par la botte de Saint-Benoit » et prompt à dénoncer les turpitudes des couvents. Il a en horreur le moine *otiosus*, reproche adressé aussi par Lambert et Ménard à leurs anciens frères franciscains : mendier n'est pas travailler. Un autre bénédictin, Johannes Trithemius, connu pour ses ouvrages de cryptographie, est caricaturé dans le *Tiers Livre* et Gabriel du Puy Herbault, de l'abbaye de Fontevraud, si hostile à toute fiction et à la littérature profane, se révèle dans le *Quart Livre* l'ennemi personnel de Rabelais. On se demande alors ce que Rabelais allait faire chez les « moines noirs » : il ne semble guère être sensible au renouveau de la piété bénédictine et son mécène Jean du Bellay s'était opposé à toute réforme de l'ordre, car elle s'accompagnait de la remise en cause du système de la commende— et des prébendes. Au moins étaient-ce des bénéfices qui n'allaient pas à Rome[29].

Un autre témoignage d'ermitage nostalgique est l'évocation, dans un billet facétieux de Rabelais, d'un cercle d'amis à Saint-Ayl, près d'Orléans, chez Antoine Lorens, capitaine de la garnison de Turin qui faisait partie de l'entourage de Guillaume Du Bellay : il l'adresse à l'un de ses membres en 1542, Antoine Hullot, avocat d'Orléans, et mentionne le bon vin qui y était conservé comme un « sang greal » et « une seconde voyre quinte essence »[30]. La lettre décrit également ce lieu comme un « ermitage »[31]. Se dessine ainsi un cercle de notables lettrés —d'ailleurs presque tous protestants ou prêts à le devenir—, auxquels Rabelais dispense une verve dangereuse en disant que Dieu « ne crea oncques le caresme » (*ibid.*). Saint-Ayl est menacé par les cagots : dans le Prologue du *Quart Livre* de 1552, Rabelais se moque des Musaphiz (prêtres) de cette localité, qui se vantent d'avoir le corps et les reliques du Zachée de l'Évangile et le « nomment « sainct Sylvain »[32].

Deux traits marquent ces références à de tels ermitages entre amis : le vin et la liberté de parler, cette « *parrhesia* » cynique dont Rabelais, en disciple de Diogène, se réclame à diverses reprises[33]. Elle s'établit sous le principe de l'amitié évangélique comme le nom de Pierre Lamy, condisciple de Rabelais à Fontenay, puis passé au luthéranisme, en était la pronostication.

---

[27] Lettre « A Monseigneur de Maillezais », 15 février 1536 (Rabelais-Huchon 1994 : 1011).
[28] Demonet (1996 : 61-84) et Tin (2011 : 113-124).
[29] *Quart Livre* (1552 : LIII) : « Comment par la vertus des Decretales est l'or subtilement tiré de France en Rome ».
[30] « Lettre à Antoine Hullot », 1er mars [1542] (Rabelais-Huchon 1994 : 1018).
[31] Ce seigneur figure dans la liste des personnages affligés par la mort de Guillaume Du Bellay en 1543 (*Quart Livre* : XXVII), dont Rabelais lui-même. Le village de Saint-Ayl a longtemps conservé une tradition de la « fontaine Rabelais ».
[32] *Quart Livre* (1552 : Prologue, B3r).
[33] Clément (2002).

L'utopisme provençal du *calloier*

Rabelais ne s'est pourtant pas contenté de ces activités, boire et converser en toute amitié. Il a dépassé l'antagonisme entre action et contemplation en se ralliant (librement ?) à l'action civile pour le bien des hommes, notamment dans la profession médicale et dans un rôle politique. Il a probablement été au service du roi de façon plus ou moins secrète, comme « maître des requêtes » chargé de missions spéciales pendant la période où l'on on perd sa trace (mars 1543-septembre 1545)[34], et où il a pu séjourner en Provence, en particulier aux îles d'Hyères.

Ces îles sont un archipel bien réel, au large de la ville d'Hyères entre Toulon et Cannes, et dont le nom, par fausse étymologie, sonne lui aussi comme un nom saint. Rabelais —ou son typographe— l'écrit sur la page de titre avec un I, comme pour souligner le rapport avec *hieros*, le sacré. Cette signature provisoire du *kalos hieros*, celle du « bonhomme sacré » invite à imaginer un monachisme de fiction. Elle est encore présente sur la page de titre du *Quart Livre* de 1548, version inachevée imprimée probablement à l'insu de Rabelais à Lyon. Elle disparaît du titre de la version définitive des deux romans en 1552, mais Rabelais ne modifie pas une mention interne dans l'un des chapitres du *Tiers Livre* consacrés à l'herbe pantagruélion où le narrateur dit que la plante « Stoechas » (la lavande) est ainsi appelée à partir du nom des Îles Stoechades, nom ancien des îles d'Hyères : il insiste en utilisant le possessif, rare dans l'œuvre, « *mes* isles Hyeres »[35].

Il n'y avait plus aux îles de monastère en activité depuis les cisterciens au XII^e^ siècle, mais encore quelques ruines habitables et surtout, des forts que François 1^er^ avait fait reconstruire. Rabelais aurait-il voulu aller « au désert », comme les premiers ermites insulaires ? Elles n'étaient pas si désertiques : les incursions fréquentes de pirates chrétiens et de corsaires musulmans n'avaient pas découragé leur occupation. L'île de Porquerolles était la plus propice à la culture ; à Port-Cros, plus escarpée, la vie devait être frugale. À l'île du Levant, la plus aride, l'un des caps s'appelle « du bon homme » et la plupart des cartes anciennes italiennes et les portulans la nomment l'île du « Buon uomo », traduction exacte de *kalos hieros*. Il a pu exister un ermitage à Porquerolles, au cap des Mèdes, d'après les vestiges : l'*Atlas historique de la Provence* signale un couvent de « Sachets » à cet endroit avant 1250, une secte de franciscains particulièrement austères (il en existait aussi en Touraine) et s'habillant de sacs.

À l'époque de Rabelais le calque de *calloier* est employé en français non seulement pour signifier ces « vénérables » moines installés dans les îles escarpées de la mer Egée[36], mais désigne en provençal les pénitents comme l'indique un document

[34] Sauf pour une supplique du 15 décembre 1544, retrouvée par Marie-Elisabeth Boutroue et publiée par Franco Giacone (Huchon 2011 : 291).

[35] *Tiers Livre* (1552 : L, 151v). Voir ma démonstration développée dans « Rabelais marin d'eau douce ? », (Demonet 2012b).

[36] Lestringant (1988 : 249-274). Le même terme est utilisé dans *Le Voyage d'Outremer* du franciscain Jean Thénaud relatant son périple de 1511 au Levant et se référant aux « caloyers et moines du Caire » ([ca. 1530] 1884 : 58). Rabelais mentionne Thénaud dans *Gargantua* (1542 : XVI, 44v).

d'archive de la ville de Draguignan, peu connu[37]. Les îles d'Hyères étaient liées à l'érémitisme ancien car des disciples de Jean Cassien s'y étaient installés et il leur avait adressé l'une de ses « conférences » éditées et traduites en français dès le début du XVI[e] siècle. Ces moines des îles Stoechades (ce nom signifie « les alignées » chez Pline), étaient alors sous l'influence du monastère bénédictin des îles voisines de Lérins[38]. L'un d'eux se nommait Théodore, nom que Rabelais se donne dans l'édition de 1542 de *Gargantua*[39]. L'abbé commendataire de Lérins de 1542 à 1548 était le cardinal Jean du Bellay qui venait de refuser d'y appliquer la réforme de l'ordre bénédictin, la réforme cassinienne. Ce haut lieu du premier monachisme précède même la naissance de l'ordre de saint Benoît, comme pour les deux « ermitages » de Tours et Ligugé, fondations de saint Martin : saint Honorat fonde Lérins peu après.

Le fait que Rabelais ait pu séjourner dans ces îles et les chérir au point d'utiliser le possessif « mes » a été écarté par la plupart des éditeurs de Rabelais depuis Abel Lefranc, et pourtant ni Lazare Sainéan ni Robert Marichal ne l'avaient exclu[40]. Par une sorte d'effet inversé des études littéraires, les spéculations les plus séduisantes ont été appliquées à son œuvre, comme le fait qu'il ait pu être chaman, franc-maçon, templier, ésotériste pratiquant, mais l'idée qu'il ait pu dire pour une fois la vérité, et qu'il ait pu être *réellement* une sorte de moine aux îles d'Hyères, a été considéré comme trop fictif. Le vrai, dit Aristote dans la *Poétique*, paraît souvent moins vraisemblable que le faux.

Avant la rédaction du *Pantagruel*, Rabelais avait déjà séjourné à Montpellier pour ses premières études de médecine et il avait pu être en contact avec la spiritualité méridionale : le mouvement franciscain avait suscité le courant des « Spirituels » languedociens, que l'on a rapprochés de la spiritualité de Marguerite de Navarre chez qui l'on retrouve le désir de constituer une petite société à la fois civile et évangélique. Une enquête sur l'onomastique rabelaisienne montre pourtant que les toponymes du Sud-Est (sauf Cannes et Avignon déjà présents dans *Pantagruel*) apparaissent à partir du *Tiers Livre* : Saint-Victor de Marseille, Aix-en-Provence, Aigues-Mortes et Hyères. Les îles étaient infestées de pirates ? C'était une raison de plus pour y aller, parce que, précisément, les pirates barbaresques étaient les alliés de la France en 1543-44.

L'« ermitage », s'il y en a eu un, était convoité par les hommes de guerre : les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem avaient failli s'y installer, mais ils ont finalement choisi l'île de Rhodes (1530). Les îles d'Hyères représentaient un enjeu stratégique crucial. François 1[er] voulait d'abord l'installation durable d'une population et, pour la protéger des « infidèles » et des pirates chrétiens des flottes rivales, il avait fait fortifier cette frontière vulnérable à partir de 1531, la baptisant « îles d'Or » par un jeu de mots approximatif sur *Aureus* ; il accordait l'exemption

[37] Honoré (1931 : 267-268). Archives municipales de Draguignan, année 1570, Ordonnance BB14 f° 265.
[38] Cassien (1481 : XVIII).
[39] *Gargantua* (1542, XXIII, 63r).
[40] Sainéan (1922 : I, 196 *sqq*). Marichal (1956 : 1-28).

des impôts et l'immunité judiciaire « à tous criminels processez et non processez » qui s'y rendraient[41]. Rabelais, poursuivi par la censure à partir de 1542 et surtout en 1543-44 à cause de ses romans, aurait pu bénéficier de cette franchise. Le roi ordonne de remettre les îles en culture et une nouvelle société de justiciables pouvait s'y créer. En 1543, Rabelais avait perdu deux de ses protecteurs (Geoffroy d'Estissac, Guillaume Du Bellay) et la répression s'était accentuée : un de ses amis, Claude Chappuys, indique qu'il est sur une liste de maîtres des requêtes sans que nous en ayons confirmation dans les actes officiels[42]. Cette fonction d'émissaire polyvalent serait un autre indice de son implication dans la politique internationale sous le commandement de Jean du Bellay qui a pu l'envoyer dans ce lieu à risque : lorsque François 1[er] s'allie avec Soliman, la flotte turque conduite par le corsaire Barberousse s'installe pour l'hiver 1543-44 à Marseille, Toulon et Hyères. La présence des « alliés » Turcs sur les côtes provençales avait scandalisé la chrétienté et Jean Du Bellay avait dû plaider la préparation de la flotte française à une bataille navale contre l'Empereur. Celui-ci, finalement, renonce à envahir la France : la victoire de Cérisoles puis la paix de Crépy en 1544 font que le roi doit renvoyer les galères du Sultan[43].

Or Rabelais connaissait Barberousse au moins en peinture : il avait envoyé de Rome le 28 janvier 1536, à Geoffroy d'Estissac, un beau portrait du pirate, signé Agostino Musi, gravure conservée à la Bibliothèque nationale de France[44]. En outre un ami de Rabelais, Guillaume Pellicier, avait acheté à la même époque des plantes rares à l'ambassadeur de Barberousse et c'est ce même ami qui succèdera à Jean du Bellay comme abbé de Lérins (1548)[45]. Les *Comptes de la Marine du Levant* pour l'hiver 1544 mentionnent le rôle important joué par François Errault, qui appartenait lui aussi à l'entourage de Guillaume Du Bellay avec Adhémar de Grignan, général des galères[46]. Or dans le Prologue du *Tiers Livre*, le narrateur répète avec insistance qu'il a « mis à bouillir pour les maçons » et Antoine Le Maçon, le traducteur du *Décaméron* en français, était justement le trésorier des guerres au moment où le roi « trahit » la Chrétienté pour recourir à la marine ottomane[47]. Le réseau de serviteurs qui entourait le seigneur de Langey — tellement pleuré dans le *Quart Livre*— s'est donc retrouvé en Provence à mettre en œuvre l'alliance controversée, avec un Rabelais moine-soldat indépendant de tout ordre religieux, rôle bien éloigné du rêve de l'ermitage et de l'utopie insulaire.

Pourtant, les îles d'Hyères apparaissaient comme « fortunées » chez des contemporains de Rabelais particulièrement notables. Le frère du mage et prophète Michel Nostradamus, Jean de Nostredame, était en train de rassembler avec un autre notable provençal, Jules Raymond de Soliers (dont la famille

[41] *Ordonnances* (1531 : 566, 173-176).
[42] Chappuys, *Discours de la court* (1543 : G1r).
[43] Deny et Laroche (1969 : 161-211). Laroche (1987 : 35-49).
[44] Lettre « A Monseigneur de Maillezais », 28 janvier 1536 (Rabelais-Huchon 1994 : 1009).
[45] Cooper (1997 : 77-78).
[46] *Comptes de la marine du Levant* (mars 1544 : 21 B).
[47] *Tiers Livre* (1552 : Prologue, 8v).

possédait l'île de Porquerolles) de quoi constituer une histoire de la Provence et de ses écrivains. Ils ont ainsi inventé tous deux la biographie d'un moine poète, le « Monge [« moine » en provençal] des Îles d'Or », qui aurait écrit au XIV^e^ siècle et aux îles d'Hyères la première histoire littéraire provençale, celle des troubadours dont les érudits français découvraient alors la qualité poétique.

Il est difficile d'affirmer que Rabelais avait pu connaître l'histoire de ce peintre érudit, mais, selon ses pseudo-biographes, les îles étaient le lieu de retraite idéal pour composer et pour peindre :

> [Il] se retiroit pour quelques jours accompagné d'un sien amy religieux amateur de la vertu, en son petit *hermitage* aux isles Yères (où audit monastère avoit de longtemps une petite eglise dépendant d'iceluy, qu'est la cause qu'il fut surnommé des Iles d'Or) pour ouïr le doux et plaisant murmure des petits ruisseaux et fontaines, le chant des oiseaux, contemplans la diversité de leurs plumages et les petits animaus tous différens de ceux de deça la mer, les contrefaisant au naturel[48].

Des peintures comme à Medamothi, l'île du « lieu nul » ? Imaginé dès 1540 et rendu célèbre en 1575 dans la *Vie des poètes provençaux*, ce moine médiéval qui faisait renaître l'utopie des îles bienheureuses a été considéré comme réel jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle, processus symétrique de celui qui affecte Rabelais aux îles. Rabelais dit qu'il est moine aux îles d'Hyères et on ne le croit pas, Jean de Nostredame et Raymond de Solier se décrivent, par Monge interposé, dans le cadre idyllique des mêmes îles et on les croit longtemps, parce qu'il le disent non dans un roman, mais en tant qu'historiens.

Rien ne prouve que Rabelais ait considéré ces îles comme le paradis de la création, mais un élément au moins rattache leur flore à un motif médical, la recherche d'une plante eutopique, la *lavandula Stoechas*, connue sous le nom de lavande « papillon ». Le commentaire de Mattioli sur Dioscoride renchérit, après Pline et Galien, sur les vertus de la *lavandula spica*, ou Stoechas, qui dissout la mélancolie et le flegme, et guérit du « mal caduc »[49]. Elle constitue, avec l'herbe utopique du pantagruélion constituée au moins de trois plantes réelles (chanvre, lin, papyrus), l'un des simples du bon médecin. Les utopistes ont aussi besoin de psychotropes pour exalter leurs esprits animaux.

Si les îles d'Hyères héritent de l'idéal de retraite du « buon uomo », dont les auteurs provençaux ravivent un souvenir idyllique, Rabelais ne l'a sans doute pas connu dans l'agitation d'une guerre imminente. Mais le médecin amateur de pharmacopée rare aura apprécié d'y cueillir une plante qui soigne de la folie guerrière des hommes.

Un paradis profane : Saint-Maur

Rabelais redéfinit le principe de l'ermitage en le rendant civil, laïc et néanmoins évangélique. Dans ses romans, les mentions de la vie de l'ermite traditionnel sont peu favorables : même si ce ne sont pas tous des Gastrolâtres de Rome, les

[48] Nostredame ([1575] 1913 : 251-52). Sur Jules Raymond de Solier, voir Le Menn (1998 : 3-28).
[49] Mattioli ([1544] 1572 : XIX-XX, *lavandula*).

ermites rencontrés sont des adorateurs de « l'image de Dieu en terre ». Certes saint Paul « premier ermite » est salué au passage[50], mais Pantagruel et Rabelais détestent les ermites jeûneurs qui produisent des écrits « fades et de mauvaise salive »[51], qui voisinent avec les Chattemittes et les Cagots[52]. Ils sont appelés « hypocrites et marmiteux » et frère Jean, qui s'y connaît en moinerie, fabrique même le faux proverbe authentique « De jeune ermite vieux diable »[53]. Le *Cinquième livre* avait présenté l'ermite de Braguibus (au nom évocateur) de façon plutôt inquiétante : il accueille les voyageurs à l'île Sonnante en les faisant jeûner quatre jours, si bien qu'ils souffrent de « male rage de faim »[54].

Durant les dernières années de la vie de Rabelais, la géographie utopique de l'auteur change de région et remonte vers Paris (où il mourra en 1553), après une étape dans la modeste cure de Saint-Christophe-du-Jambet près du Mans, sur l'une des terres de Jean Du Bellay[55]. Le Cardinal avait déjà entrepris en 1540 la construction de sa belle demeure de Saint-Maur, au sud-est de Paris, tout à côté de l'abbaye (bénédictine) du même nom qui conserve une « Tour Rabelais ». Rabelais ne réintègre pas le monastère qu'il avait connu vers 1536 lorsqu'il avait failli en devenir moine prébendé avant sa sécularisation, mais séjourne dans une villa dont l'architecte était le célèbre Philibert de L'Orme, mentionné dans le *Quart Livre* (1552)[56]. Cette proximité est toutefois symbolique de la translation qui s'effectue, en une génération, entre un idéal utopique monacal, encore marqué par l'idéal érémitique des premiers chrétiens et qui ne survit plus à la décadence de l'ordre bénédictin, et un idéal réaliste de société établie à l'abri des tourmentes par la protection directe d'un prince. La contrée était habitée par d'autres humanistes de renom : Guillaume Budé y possédait le château d'Yerres (à trois lieues) dont l'homonymie avec les îles provençales est à noter[57]. Quant à la cure de Meudon, où Rabelais n'a sans doute jamais séjourné, elle n'est pas à plus de six lieues.

Dans la lettre-dédicace du *Quart Livre* à Odet de Châtillon, en 1552, Rabelais mentionne les plaisirs de la vie à Saint-Maur-des-Fossés, dans la demeure « rustique » du cardinal, qu'il qualifie de « lieu, ou (pour mieulx et plus proprement dire) paradis de salubrité, amenité, serenité, commodité, delices, et tous honestes plaisirs de agriculture, et vie rusticque »[58].

Rabelais y cultivait-il son jardin, dans une réplique du potager de Ligugé ? Il a pu écrire, commencer ou achever le *Tiers Livre,* rédiger quelques chapitres du *Cinquième Livre,* dans le désert insulaire tout relatif des îles d'Hyères. Dès lors, il n'est pas impossible qu'il ait également conçu, sinon écrit, son ultime roman, le *Quart Livre*, peu après ce séjour aux Stoechas, une fois installé à l'« ermitage » de

[50] *Tiers Livre* (1552 : XXIV, 81v).
[51] *Tiers Livre* (1552 : XIII, 46v).
[52] *Quart Livre* (1552 : LXIV, 135r).
[53] *Quart Livre* (1552 : LXIV, 135v).
[54] *Cinquième Livre* (1564 : XXX, p. 136).
[55] Plattard (1923, 1932).
[56] Cooper (1988 : 115). *Quart Livre* (1552 : LXI, 129r).
[57] Giacone (2003 : 641).
[58] *Quart Livre* (1552 : *Epistre* A5v).

Saint-Maur[59], brouillant les références géographiques et faisant disparaître de son récit les allusions trop directes, les transformant en allégories désormais difficiles à déchiffrer.

Les derniers romans de Rabelais consacrent l'éloignement de l'utopie politique, et le repli vers les ermitages accueillants de Saint-Ayl et de Saint-Maur, bien après les refuges monastiques de Ligugé, Fontaine-le-Comte et Maillezais. L'ermitage fortifié des îles d'Or, après l'aventure barbaresque, a permis de garder au moins la trace et la racine d'un remède remarquable et eutopique, une plante qui guérit de la folie tout comme la narration joyeuse qui, à l'instar du pantagruélion, fait que le lecteur bon pantagruéliste peut s'évader du théâtre de la guerre.

[59] L'administration royale n'était pas loin : plusieurs ordonnances sont signées depuis Yerres (avril et juillet 1544).

Bibliographie

BOUCHET, Jean, *Epistres morales et familieres du Traverseur,* Poitiers, Jacques Bouchet, Jean et Enguilbert de Marnef, 1545.

CASSIEN DE MARSEILLE, Jean, *De institutis Coenobiorum*, Venise, s.e., 1481. *Les Colacions des sains Pères anciens, translatéez de grec en latin par Cassiodorus* [*sic* pour Cassien], *et translatéez de latin en françoys par maistre Jehan Golein*, Paris, A. Vérard, s. d.

CHAPPUYS, Claude, *Discours de la Court présenté au Roy, par M. Claude Chappuys, son libraire et varlet de chambre ordinaire,* Paris, André Roffet, 1543.

CLEMENT, Michèle, *Le Cynisme à la Renaissance*, Genève, Droz, 2005.

Comptes de la marine du Levant, Archives Départementales des Bouches-du-Rhône, B 2546, mars 1544.

COOPER, Richard, « Rabelais et l'Église », in *Rabelais en son demi-millénaire,* éd. J. Céard et J.-C. Margolin, *Études Rabelaisiennes*, 21, 1988, pp. 111-120.

—, *Rabelais et l'Italie*, Genève, Droz, *Études Rabelaisiennes,* 24, 1991.`

—, Litterae in tempore belli : *étude sur les relations littéraires italo-françaises pendant les guerres d'Italie*, Genève, Droz, 1997.

—, « Rabelais, Jean Du Bellay et la crise gallicane », in *Rabelais pour le XXI^e siècle*, éd. M. Simonin, *Études Rabelaisiennes,* 33, 1998, pp. 299-325.

DEMONET, Marie-Luce, « Polysémie et pharmacie: l'exemple du pantagruélion », in *Rabelais et le* Tiers Livre, éd. E. Kotler, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, 1996, Nouvelle série n° 25, pp. 61-84.

DEMONET, Marie-Luce, « Les trois vies de Rabelais: franciscain, bénédictin, médecin », in *Vie solitaire, vie civile. L'humanisme de Pétrarque à Alberti*, actes du colloque de Tours 2004, éd. F. La Brasca et C. Trottmann, Paris, Champion, 2011a, pp. 353-374.

—, « Raves, Rabbis et Raboulière: la persécution des Papefigues chez Rabelais (*Quart Livre*, chapitre XLV) », in *Questions de littérature: Béroul, Rabelais, La Fontaine, Saint-Simon, Maupassant, Lagarce*, éd. Jean-Michel Gouvard, Presses Universitaires de Bordeaux, 2011b, pp. 33-59.

—, « Rabelais, marin d'eau douce ? », in '*Un joyeux Quart de Sentences' (Rabelais,* Quart Livre*),* journée d'étude de Tours, 2011, éd. M.-L. Demonet et S. Geonget, *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, 2012a, pp. 69-88.

—, « Utopies et dystopies chez Rabelais, de *Pantagruel* au *Quart Livre* », in *Utopie, consensus et libre arbitre (XIV^e – XVII^e siècles) : Fais ce que voudras*, colloque de Tours-Chambord, janvier 2012, org. C. Berriel, Y. Greis et M.-L. Demonet, *Revista Morus,* 2013, 2012b, pp. 14-27.

DENY, Jean, et LAROCHE, Jane, « L'expédition en Provence de l'armée de mer du sultan Suleyman sous le commandement de l'amiral Hayreddin Pacha, dit

Barberousse (1543-1544), d'après des documents inédits », *Turcica*, 1969, 1, pp. 161-211.

GIACONE, Franco, « Promenades rabelaisiennes », in *Lingua, cultura e testo, miscellanea di studi francesi in onore di Sergio Cigada*, éd. E. Galazzi et G. Bernardelli, Vita e Pensiero, 2003, volume II, tome 1, pp. 631-644.

HAYES, Bruce, « A Decade of Silence : Rabelais'return to writing in a more dangerous world », *Études Rabelaisiennes,* 46, 2008, pp. 101-114.

HONORE, Louis, « À propos de Rabelais, 'calloier des isles Hières' », *Var historique et littéraire*, 1931, p. 267-268.

HUCHON, Mireille, *François Rabelais,* Paris, Gallimard, 2011.

JUALL, Scott D., « Early Modern Franco-Ottoman Relations: Utopian Mapping of Imperialist Encounters in François Rabelais's Pantagruel », *Études Rabelaisiennes,* 2006, 44, pp. 79-110.

LAROCHE, Jane, « Du temps que l'armée de mer de Soliman-le-Magnifique venait à l'aide de François 1er en Provence », *Bulletin de la société des Amis du Vieux Toulon et de sa Région,* 1987, 109, pp. 35-49.

LEFRANC, Abel, *Les Navigations de Pantagruel. Étude sur la géographie rabelaisienne*, Paris, H. Leclerc, 1905. Genève, Slatkine reprints, 1967.

LEFRANC, Abel, « Un frère de Rabelais », *Revue des Études Rabelaisiennes*, 4-2, 1906, pp. 183-185.

LESTRINGANT, Frank, « L'insulaire de Rabelais, ou la fiction en archipel (pour une lecture topographique du *QL*) », in *Rabelais en son demi-millénaire, Études Rabelaisiennes,* 21, éd. J. Céard et J.-C. Margolin, 1988, pp. 249-274, repris dans *Écrire le monde à la Renaissance*, Orléans, Paradigme, « Varia », 1993, pp. 159-185.

MARICHAL, Robert, « Le nom des vents chez Rabelais », *Études Rabelaisiennes,* 1956, 1, pp. 1-28.

MARIN, Louis, « Les corps utopiques rabelaisiens », in *La Parole mangée et autres écrits théologico-politiques*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986, pp. 89-119.

MATTIOLI, Pietro Andrea, *Di Pedacio Dioscoride... Libri cinque della historia et materia medicinale…,* Venise, Bascarini, 1544. *Les commentaires de M. Pierre Andre Matthiolus, Médecin Senois. Sur le premier livre des Simples de Pedacios Dioscoride Anazarbeen*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1572.

NOSTREDAME, Jean de, *Les Vies des plus celebres et anciens poetes Provensaux,* Lyon, Alexandre Marsile, 1575. Éd. Camille Chabaneau publiée par Joseph Anglade, Paris, Champion, 1913.

LE MENN, Agnès, « Jules Raimond de Solier, 'écrivain général de la Provence' », *La Provence historique*, 191, 1998, pp. 3-28.

Ordonnances des rois de France. Règne de François Ier, Paris, Imprimerie nationale, 1902-1989.

PIERROT, Claire, *La Fortune de l'*Utopie *de Thomas More en France à la Renaissance*, Paris, Université de Paris-Ouest Nanterre (thèse), 2002.

PLATTARD, Jean, *François Rabelais*, Paris, Boivin, 1932.

PLATTARD, Jean, *L'Adolescence de Rabelais en Poitou*, Paris, Les Belles Lettres, 1923.

RABELAIS, François, *Briefve declaration d'aulcunes dictions plus obscures conteniües on quatriesme livre des faicts et dicts Heroïcques de Pantagruel*, glossaire ajouté à certains exemplaires du deuxième état de l'édition de Paris, M. Fezandat, 1552. Transcription disponible sur les site des BVH (bvh.univ-tours.fr) d'après l'exemplaire du British Museum.

RABELAIS, François, *Les Cinq livres*, M. Simonin *et al.* (éds.), Paris, Le Livre de poche, « Pochothèque », 1994.

RABELAIS, François, *Œuvres complètes* [1973], G. Demerson (éd.), Paris, Seuil, 1995.

RABELAIS, François, *Œuvres complètes*, M. Huchon (éd.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1994. *Gargantua, Quart Livre*, Paris, Folio Classique, 1998.

SAINEAN, Lazare, *La Langue de Rabelais*, Paris, E. de Boccard, 1922 (I) et 1923 (II); Genève, Slatkine reprints, 1976.

THENAUD, Jean, *Le Voyage d'Outremer* (Égypte, Mont Sinay, Palestine), éd. C. Schefer, Paris, E. Leroux, 1884. Genève, Slatkine reprints, 1971.

TIN, Louis-Georges, « Le pantagruélion. Réflexions sur la notion d'exégèse littéraire », in *Rabelais et la question du sens*, Cerisy 2000, éd. J. Céard, M.-L. Demonet et S. Geonget, *Études Rabelaisiennes,* 49, 2011, pp. 113-124.